

N° 39/40  
1993

# CLINIQUES MÉDITERRANÉENNES



1793 - 1993

TERREUR, VIOLENCE,  
POUVOIRS DE LA PAROLE  
"DU TRAUMA AU CONFLIT"

ères

Claude Lorin\*

## Actualité de la notion de trauma chez Ferenczi

Il est fait grand bruit des concepts de trauma et de stress dans la vie quotidienne. On insiste toujours sur l'aspect pathogène et délétère des violences que subit la psyché humaine. Cette dernière est censée vaciller, chanceler, être irrémédiablement ébranlée par l'effet d'agents extérieurs perçus comme une manière d'abomination ou d'épouvante conduisant à des troubles durables. L'étiologie des névroses fut d'ailleurs longtemps rapportée à des traumatismes passés.

Je voudrais ici, à partir des travaux de Ferenczi, montrer tout autre chose.

Étymologiquement, trauma vient du grec ancien *τραυμα* signifiant «blessure» provenant d'une violence externe. Fort bien. Mais la blessure n'est pas une déchirure (*Schizein*). La blessure est, en fait, une effraction, soulignent Laplanche et Pontalis<sup>1</sup>, elle est aussi une rupture. Quitter un être aimé est une rupture de liens, une blessure essentielle, salutaire, vitale ; la clinique nous l'apprend. Les inséparables, au contraire, finissent mal. La symbiose, la pérennisation de liens dyadiques, l'absence de trauma qui prend un air de paradis, c'est, véritablement, l'enfer psychotique. L'absence de «catastrophe», au sens de René Thom, conduit à cette vie étale et sans rupture que vit le schizophrène dont l'âme, par définition, est déchirée, faute de coupure signifiante.

Frustrations, traumas et catastrophes sont en fait le salut de l'Homme. Le stress, ou l'effraction, ne peuvent être envisagés sans le concept de réponse

---

\* Claude Lorin, Professeur de Psychologie clinique et pathologique à l'Université de Reims.

1. Laplanche et Pontalis, 1967. *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris : PUF, pp 499 et suivantes.

Frustrations, traumas et catastrophes sont en fait le salut de l'Homme. Le stress, ou l'effraction, ne peuvent être envisagés sans le concept de réponse (*strain*) ou, si l'on préfère, de réceptibilité, voire de prédisposition du sujet (*Empfänglichkeit*).

La conception classique du trauma est très trompeuse. Ce que Ferenczi nous apprend, dans *Thalassa* surtout, c'est que l'orgasme humain, par exemple, est une catastrophe ; qu'une vie d'homme se nourrit de blessures qui elles-mêmes suscitent souvent maintes ardeurs. Un humoriste allemand a écrit que «l'expérience consiste à faire l'expérience de ce dont on ne voulait pas faire l'expérience». Cette définition corrobore les écrits de nombreux intellectuels qui, de Zénon à Thierry Maulnier, ont compris que «la crise est dans l'Homme», que l'effraction la plus mordante peut être une délivrance : «Douleur, douleur, tu ne me feras jamais dire que tu es un mal !» disait déjà Zénon.

De fait, des événements traumatiques (gifles, coups, blessures) voire une succession de traumas (abandons, séparations, explosion, séisme...) soutiennent, selon Ferenczi, toute la pensée de l'*Homo Sapiens sapiens*. Ils sont à l'origine de sa conscience d'être.

Je ne dis pas que l'angoisse est un état agréable, que la solitude n'engendre aucun tourment, quel que soit le sujet considéré... J'asserte, en revanche, que dans la préhistoire des Hommes (phylogénie) et dans l'histoire du petit d'Homme (ontogénie) les désordres du monde sont un bienfait. Pour que l'homme soit homme, il faut que quelque chose se brise. On paye sa vie en petites coupures : l'expérience psychanalytique l'atteste.

Les traumas possèdent et rendent active dans le développement historique et l'évolution de l'être humain, une puissance hominisante.

Ferenczi se réfère, certes, à Lamarck, à Hæckel et à Darwin, mais nous pouvons reprendre les choses à travers les travaux d'Yves Coppens et de Donald Johanson. L'Homme n'est Homme que grâce aux traumas que les espèces (y compris la sienne) ont subis. C'est grâce aux traumatismes qu'il est un être de parole.

Ceux qui évitent de frustrer un enfant, au nom de principes éducatifs «nouveaux», qui s'imaginent qu'il suffit de vivre sans trauma pour que tout aille bien dans le meilleur des mondes, se trompent foncièrement. Il est des autistes qui, je l'ai constaté, ont été trop aimés et adorés... Bettelheim a raison : «*Love is not enough*». Éprouver les peines les plus vives peut être, en effet, essentiel et structurant. «Je n'aurais jamais réalisé ce que j'ai fait si l'on ne m'avait dit, à l'âge de 21 ans, qu'il ne me restait que deux ans à vivre», déclarait récemment le physicien Stephen Hawking, atteint de sclérose en

plaques<sup>2</sup>. J'ai montré dans un ouvrage récent l'intérêt que Ferenczi a porté très tôt à la notion de trauma<sup>3</sup>. Il a étudié, dès 1900, les traumatismes épileptiques, les attaques d'apoplexie, les abcès du cerveau, les hémorragies cérébrales, les cas d'encéphalopathie, publié de nombreux articles sur la paralysie, l'ataxie, la tétanie, l'artériosclérose, les parésies, etc. Outre les cas décrits dans les tout premiers «Écrits de Budapest», comme je les ai nommés, les traumatismes guerriers ont attiré son attention. Des parallèles sont faits dans *Thalassa*, parallèles audacieux, spéculations et rêveries qui constituent, dit René Thom, «la catastrophe virtuelle en laquelle s'initie la connaissance»<sup>4</sup>.

En prenant l'exemple de projections dites «normales» lors de la passation du Rorschach, j'ai montré<sup>5</sup> que les réponses catastrophes et les réponses fractales à chaque planche nous permettent de saisir l'origine, la trace mnésique, l'empreinte (*Spur*), ou, mieux, l'inscription (*Niederschrift*) des traumatismes ontophylogéniques perceptibles, selon Cécile Beizman, à chaque planche du Rorschach. Les réponses F- sont, bien sûr, encore plus frappantes. Il est question de volcan, de ravin, de falaise, de séisme, d'accident de terrain, d'arbre déformé, de corail cassé, de ver écrasé, de poisson disséqué... Surgissent des tréfonds de la mémoire humaine des débris de rocher, de météorite, des fragments d'iceberg datant des grandes périodes de glaciation, des pluies torrentielles, des tremblements de terre, des éruptions volcaniques... Tout cela est angoissant, certes, mais structurant comme peuvent l'être les traces laissées par :

1. l'angoisse de morcellement,
2. l'angoisse d'abandon, dont Oedipe est frappé,
3. l'angoisse d'engloutissement,
4. l'angoisse du huitième mois,
5. l'angoisse de castration.

Pour bien comprendre cela, on peut relire ce formidable texte qu'est *La Cité de Dieu* où Saint Augustin témoigne, en journaliste de son époque, des castrations réelles que les païens s'infligent depuis des siècles en guise de punition, des meurtres d'enfants que Grecs et Romains «civilisés» ont perpétré jusqu'à ce que l'évêque d'Hippone s'en mêle<sup>6</sup>.

Il faut comprendre aussi les liens existant entre les traumatismes et la création. A l'époque où Ferenczi écrit sur le trauma, Barbusse et Cendrars en fournissent un exemple étonnant. L'idée peut se résumer ainsi : on peut

2. Hawking, S., *Une brève histoire du temps* (Voir le film tiré de ce livre).

3. Lorin, C., 1993. *Ferenczi, de la médecine à la psychanalyse*, Paris : PUF.

4. Thom, R., cité dans Ferenczi, *De la médecine à la psychanalyse* (C. Lorin, op. cit.).

5. Lorin, C., *Ibid*, pp 207 et suivantes.

6. Lorin, C., 1988. *Pour Saint Augustin*, Paris : Grasset.

toujours faire quelque chose de ce que l'on a fait de nous. Même traumatisé, l'être humain reste libre. Voici les faits :

— Nous sommes en 1914. Henri Barbusse s'engage dans le 231<sup>e</sup> régiment d'infanterie. La Marne, Verdun, l'horreur des tranchées, le ciel de feu, les corps déchiquetés, tout cela Barbusse, épuisé, traumatisé et rapidement évacué, le consigne fébrilement dans un carnet aux pages maculées de boue et de sang, carnet conservé par son épouse. Puis Barbusse en fait un livre, *Le Feu*, qu'il dédie «à la mémoire des camarades tombés à côté de moi à Crouy, et sur la côte 119». Les traumas du charnier vont le rendre actif, révolté. Barbusse regimbe avec toute la violence de son être contre tout défaitisme. Il témoigne. En quelques mois, en 1916, des milliers d'exemplaires de son *Journal d'une escouade* sont vendus. C'est l'enthousiasme total. L'univers terrifiant de la première guerre mondiale qui est décrit dans *Le Feu* restitue le cri des vivants et constitue le testament des morts.

— Nous sommes toujours en 1914. Blaise Cendrars traverse les mêmes affres, les mêmes arias, les mêmes flambées de terreur, les hurlements, la même violence obsidionale, les mêmes carnages, et laisse son bras droit en Champagne. Invalide, psychiquement abattu, il cesse d'écrire, puis sort de sa torpeur et reprend la plume avec force. Il surmonte ses traumas et publie coup sur coup : *Moravagine*, *La Main coupée*, *L'Homme foudroyé*, etc.

«L'histoire événementielle d'un sujet n'est pas le *primum movens*, écrivent Laplanche et Pontalis. Il faut supposer un schème antérieur capable d'opérer comme organisateur».

Ainsi existe-t-il selon Ferenczi — via Lamarck, Hæckel et Darwin — une sorte de réel de l'antécédance, un «bruit» ancestral (Laplanche et Pontalis) préalable au sujet, où celui-ci devrait advenir et se situer<sup>7</sup>. Ainsi y a-t-il des situations originaires terrifiantes, traumatisantes mais, précisément, pré-structurantes «inaccessibles au sujet, échappant à ses prises, à ses initiatives, à sa cuisine intérieure»<sup>8</sup>, permettant de rendre compte, entre autres, des cas de S. Hawking, de H. Barbusse et de B. Cendrars.

Pour terminer, eu égard à l'univers hyperstressant et traumatogène dans lequel vivent les populations de Beyrouth, de Soweto, de Sarajevo et d'ailleurs, je rappellerai volontiers l'origine du mot stress<sup>9</sup> mettant ainsi, je l'espère, une fois pour toutes les points sur les i : Stress vient du latin

7. Laplanche et Pontalis, 1985. *Fantasme des origines et origines des fantasmes*, Paris : Hachette, p. 45.

8. *Ibid.*

9. Rivolier, J., 1989. *L'homme stressé*, Paris : PUF, p. 13. «Une autre notion s'est fait jour au cours de l'évolution de la compréhension du stress, écrit J. Rivolier, et qui demeurera la note dominante de cet ouvrage, est celle de l'évaluation cognitive de l'agent du stress. Cette évaluation revêt un caractère individuel, fonction de la personnalité et de l'expérience du sujet. Rouler en automobile à 200 km à l'heure entraînera pour l'un un état de stress, mais pas pour un autre. Plus encore : pour l'un ce pourra être un stress agréable, pour l'autre un stress désagréable. Le stress n'est-il donc pas toujours une expérience désagréable ?»

«stringere» signifiait serré, tendu. Les tensions, les stimuli les plus violents qui se trouvent à l'origine des crispations nerveuses et émotionnelles les plus oppressantes, contrairement à ce que suggère le sens commun, sont, me semble-t-il, absolument nécessaires à la vie.